

LA RECHERCHE AU JBCS

DES RACINES ET DES COMPTOIRS : ENQUETE ETHNOBOTANIQUE SUR LES PRATIQUES AUTOUR DES PLANTES MEDICINALES A TOULOUSE

Avant-propos

Ces pages naissent d'une vingtaine de rencontres (Menées par Mikaël Blanc - étudiant en Master Anthropologie UT). Au printemps 2022, nous avons mené une enquête accompagnée dans ce projet passionnant par Virginie Mel, anthropologue de talent et de terrain (Burkina Faso, Maroc, etc.). Dans cette démarche nous avons sollicités pharmacies, cabinets de naturopathie, et passé le seuil d'herboristeries toulousaines. Nous venions écouter. Écouter comment, aujourd'hui, des professionnels de santé – au sens large – parlent des plantes, les conseillent, les vendent, s'en servent.

Ce texte¹ s'appuie sur notre article scientifique publié en 2023 (Romain Dupont et al. 2023) et sur un carnet de bord, un recueil de voix, une tentative pour saisir, par petites touches, ce qui se joue dans ces échanges entre plantes et praticiens. Les prénoms ont été changés, mais les paroles sont authentiques.

Introduction : Le pas de la porte

C'est souvent sur le pas de la porte, l'enregistreur déjà éteint, que l'essentiel se dit. Une pharmacienne me confie : « Les plantes, c'est aussi pour me souvenir de mon grand-père. Il cueillait la sauge derrière chez lui. » Un naturopathe, rangeant ses flacons, murmure : « Parfois, je me demande si je ne fais pas juste du placebo sophistiqué. »

Ces phrases volées disent beaucoup. Elles disent que les plantes médicinales ne sont pas seulement des remèdes. Ce sont des passeurs de mémoire, des interrogateurs de légitimité, des révélateurs de notre rapport au soin, à la nature, au temps.

« Je ne suis pas tradipraticien » : la fragile frontière

La phrase revient, lancinante, chez les pharmaciens. « Je ne suis pas tradipraticien. » Comme un exorcisme. Comme s'il fallait tracer une ligne entre science et croyance, entre pharmacologie et empirisme.

Lucie, pharmacienne : « Quand je conseille une tisane pour le sommeil, je précise toujours : "Ce n'est pas un médicament." Mais en même temps, je sais que pour certaines personnes, ça va changer leur vie. Alors où est la vérité ? »

Cette ambivalence est palpable. D'un côté, l'attachement à la preuve scientifique, au cadre réglementaire. De l'autre, la reconnaissance d'une efficace qui échappe parfois aux protocoles – ce qu'on appelle, faute de mieux, « l'expérience ». Comme l'écrit Fleurentin (2013), les plantes médicinales naviguent constamment entre ces deux rives.

Le cabinet naturopathique : la plante comme interlocuteur

Chez les naturopathes, la plante n'est pas un produit, c'est un partenaire. On ne la « prescrit » pas, on la propose. On l'intègre dans un écosystème thérapeutique où dialoguent alimentation, mouvement, gestion du stress.

¹ Pour aller plus loin nos articles de recherches sont disponibles sur notre site

Marion, naturopathe : « Je ne dis jamais : "Prenez cette plante." Je dis : "Et si on essayait cette plante ? Voyons ce qu'elle vous raconte." »

Cette approche relationnelle est à mille lieues du modèle biomédical. Elle suppose une autre temporalité, une autre écoute, une autre conception de la guérison – non comme éradication d'un symptôme, mais comme rétablissement d'un équilibre. Comme le note Mol (2002), différentes « ontologies » du corps et de la maladie coexistent dans les pratiques de soin.

L'herboristerie : le désir de racines

Ici, la plante redevient « plante ». On peut toucher les feuilles sèches, sentir les fleurs, écouter le bruit du vrac qu'on verse dans un sachet. La valeur n'est pas seulement dans le principe actif, mais dans la matérialité même du végétal, dans son histoire, dans son territoire.

Sarah, herboriste : « Les gens viennent chercher une connexion. Avec la nature, avec une mémoire, avec une certaine idée de la simplicité. »

Le local est central. Non pas comme argument marketing, mais comme idéal éthique et écologique. Cette quête de proximité s'inscrit dans ce que Dubuisson-Quellier (2013) appelle les « circuits courts imaginaires », où le local fonctionne autant comme une ressource symbolique qu'économique.

Anxiété, sommeil, digestion : une pharmacopée du quotidien

Interrogez ces praticiens : pour quels maux vient-on les voir ? La réponse fuse : anxiété, troubles du sommeil, problèmes digestifs. Une triade symptomatique qui en dit long sur notre époque.

Nous ne sommes plus au temps des grandes épidémies. Nous sommes au temps des malaises chroniques, des déséquilibres silencieux. Les plantes médicinales répondent à ce qu'Ehrenberg (1998) nomme la « fatigue d'être soi » – un épuisement lié aux exigences de performance des sociétés contemporaines.

Pierre, pharmacien : « Les gens ne veulent plus forcément un médicament fort. Ils veulent quelque chose qui les aide à tenir, sans les abîmer. »

La question de la légitimité : science, tradition, expérience

D'où vient la légitimité de ceux qui conseillent les plantes ? Du diplôme ? De l'expérience ? De la tradition ? De l'efficacité constatée ?

Les pharmaciens s'appuient sur leur formation universitaire, sur la littérature scientifique. Les naturopathes invoquent leurs formations spécifiques, leur expérience clinique. Les herboristes se réfèrent à un savoir historique, à une transmission. Ces sources ne s'excluent pas toujours. Mais des tensions subsistent. Certains médecins regardent avec méfiance. Certains naturopathes critiquent une médecine « trop chimique ». Ces tensions, comme le montre Gieryn (1983) dans son analyse du « boundary-work », révèlent les luttes pour définir ce qui compte comme savoir légitime.

Conclusion : modestie du végétal

Les plantes médicinales ne sont pas une solution miracle. Leur force est ailleurs : dans leur capacité à accompagner, à soutenir, à apaiser. À nous parler, aussi, de notre rapport au vivant.

Une herboriste me disait : « Quand je prépare une infusion, je ne fais pas que mélanger des plantes. Je raconte une histoire. »

Peut-être est-ce là l'essentiel. Les plantes médicinales ne soignent pas seulement nos corps. Elles nous racontent des histoires. Des histoires de territoires, de savoirs oubliés, de liens retrouvés. Et parfois, c'est déjà beaucoup.

Fatiha El Babili (MCU UT)

Toulouse, 25 février 2026

Références bibliographiques :

- Braun, V., & Clarke, V. (2006). Using thematic analysis in psychology. *Qualitative Research in Psychology*, 3(2), 77-101. <https://doi.org/10.1191/1478088706qp0630a>
- Dubuisson-Quellier, S. (2013). Ethnographie de l'échange : circuits courts et valeurs écologiques. *Revue française de sociologie*, 54(3), 437-455. <https://doi.org/10.3917/rfs.543.0437>
- Ehrenberg, A. (1998). *La fatigue d'être soi : dépression et société*. Odile Jacob. <https://doi.org/10.3917/oj.ehren.1998.01>
- Fleurentin, J. (2013). *Du bon usage des plantes qui soignent*. Ouest-France.
- Gieryn, T. F. (1983). Boundary-work and the demarcation of science from non-science. *American Sociological Review*, 48(6), 781-795. <https://doi.org/10.2307/2095325>
- Heinrich, M., et al. (2020). Best practice in research: Consensus Statement on Ethnopharmacological Field Studies. *Journal of Ethnopharmacology*, 246, 112230. <https://doi.org/10.1016/j.jep.2019.112230>
- Mol, A. (2002). *The Body Multiple: Ontology in Medical Practice*. Duke University Press. <https://doi.org/10.1215/9780822384151>
- Star, S. L., & Griesemer, J. R. (1989). Institutional ecology, 'translations' and boundary objects. *Social Studies of Science*, 19(3), 387-420. <https://doi.org/10.1177/030631289019003001>
- Romain Dupont, Claire Chauffour-Ader, Marie-Josée Ferro-Collados, Alain Bicart-See, et Fatiha El-Babili. 2023. « Usage de la phytothérapie chez des patients consultant à l'hôpital ». *Médecine* 19 (5): 234-40. <https://doi.org/10.1684/med.2023.878>.